

Faire de l'art public un laboratoire d'expérimentation

Claude Gauvreau

Certaines personnes prétendent que les sociologues sont des gens enfermés dans leur tour d'ivoire, échafaudant des théories coupées de la réalité. Un lieu commun que contredisent bien des parcours, dont celui de Louis Jacob, jeune professeur embauché l'automne dernier par le Département de sociologie. En lien avec ses recherches fondamentales en sociologie de l'art et de la culture, Louis Jacob a développé au fil des ans une connaissance sensible du milieu de l'art contemporain, tant au Québec qu'en Europe.

Son projet de recherche le plus récent porte sur le processus de création de l'art public contemporain dans l'espace public, au sein de pays faisant la promotion du pluralisme culturel, comme le Canada, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, le Mexique et le Brésil. Son corpus comprendra des œuvres actuelles et récentes, qu'il s'agisse d'un monument commémoratif à Montréal honorant les victimes de génocides au XX^e siècle, d'une série d'affiches de prévention du sida d'un collectif new-yorkais ou d'expériences d'art communautaire à Chicago.

Après un baccalauréat et une maîtrise en sociologie à l'UQAM, Louis Jacob s'établit pendant six ans en Belgique où il obtient, en 1991, un doctorat de l'Université Libre de Bruxelles. Il participe également à la fondation d'une maison d'édition, *La lettre volée*, qui publie des essais sur la culture et l'art contemporains, ainsi que des livres d'artistes. De retour au pays en 1992, il obtient des charges de cours, à l'UQAM, à Chicoutimi et à Trois-rivières.

Depuis cinq ans, Louis Jacob a développé un intérêt pour l'art public à la suite de son implication au Centre d'information en art contemporain,



Photo : Martin Brault

Louis Jacob, professeur au Département de sociologie.

Arttexte, et de son travail d'expert régional pour le ministère québécois de la Culture dans le cadre de la politique d'intégration de l'art à l'architecture et l'environnement. «Au cours de ces années, mon parcours, malgré ses zigzags, a suivi un même fil conducteur : lier la recherche à l'enseignement en m'appuyant sur mes expériences de terrain avec des artistes et des organismes du milieu de la création artistique, d'ici et d'ailleurs», précise-t-il.

Un art hybride

L'art public regroupe une grande va-

riété de pratiques et d'œuvres – sculptures, peintures, performances, événements, installations – qui interpellent les citoyens, explique Louis Jacob. «Les artistes investissent la rue, les quartiers, les parcs, les édifices, autant de lieux publics qui ne sont pas destinés spécialement à l'art, et y créent des laboratoires d'expérimentation, contribuant à leur transformation.»

À l'origine, l'art public était lié à la représentation du pouvoir et de la mémoire collective, célébrant les moments charnières de l'histoire et de l'identité d'un peuple. «Mais les ar-

tistes ont rapidement questionné ces pratiques et remis en cause les formes traditionnelles de l'art public et leur fonction commémorative, comme l'ont fait bien des avant-gardes artistiques au cours du XX^e siècle en repoussant sans cesse les frontières de l'art», ajoute le jeune chercheur.

Au cours des prochaines années, poursuit M. Jacob, nous verrons de plus en plus d'interventions artistiques en milieu urbain, souvent hybrides, prônant le décloisonnement entre la photo, la peinture, la vidéo, le théâtre, la performance, et s'appuyant sur les nouvelles technologies. Les œuvres peuvent être matérielles ou virtuelles, permanentes ou éphémères, voire quasi invisibles tant elles sont intégrées à l'espace social, telles la statue de Félix Leclerc et les chaises sculptées de Michel Goulet au parc Lafontaine. Certaines continuent de vivre dans l'imaginaire même si elles ont disparu physiquement, comme la célèbre exposition *Corridor* démantelée par l'administration Drapeau avant les Jeux olympiques de Montréal. D'autres, spectaculaires, deviennent le symbole d'une époque ou d'une ville, comme la tour Eiffel à Paris.

Réinventer l'espace public

Louis Jacob s'intéresse particulièrement à l'ensemble du processus de production des œuvres d'art public. «Dès l'étape de la conception, les artistes doivent prendre en compte les opinions et les sensibilités d'une foule d'acteurs : fonctionnaires, ingénieurs civils, grand public, institutions, etc. Et leurs œuvres se transforment plus ou moins à travers un long processus de négociation. Une fois terminées, elles vivent leur propre vie et il revient aux gouvernements, aux propriétaires des lieux publics et aux citoyens d'en disposer. Tous ont une part de responsabilité quant à leur en-

tretien et au respect de leur capacité de rayonnement.»

Nombreux sont les artistes qui se préoccupent de la qualité des espaces qu'ils investissent, souligne M. Jacob. «Ils sont sensibles au danger que des entreprises ou des institutions, publiques ou privées, récupèrent leur travail pour faire avant tout la promotion de leurs intérêts particuliers, d'un produit ou d'une ville, contribuant à privatiser l'espace public.» Dans l'esprit du jeune chercheur, l'art contemporain dans l'espace public doit demeurer un laboratoire d'expérimentation, donnant pour exemple le collectif d'artistes Action terroriste socialement acceptable (ATSA) qui vise à questionner et à transformer le paysage urbain en créant des événements s'inspirant de la performance et de l'installation. Pour sensibiliser les marcheurs à la précarité du patrimoine écologique sur le Mont Royal, l'ATSA avait entouré des arbres d'un ruban jaune comme celui utilisé par la police, installé des panneaux signalétiques et dispersé des détritiques dans les sentiers de la montagne.

Les recherches de Louis Jacob questionnent la conception même que nous nous faisons de l'espace public. Sa définition, soutient-il, évolue, fait l'objet de débats et varie d'une ville, d'une région ou d'une communauté culturelle à l'autre, mettant en jeu, à chaque fois, les sentiments d'appartenance et la construction des identités.

«La notion d'espace public est à réinventer dans les sociétés qui se veulent pluralistes et les artistes comme le public ont leur mot à dire. Reste à savoir si cet espace va se replier sur des formes artistiques stéréotypées ou s'il favorisera l'expression d'une créativité spontanée.» ●